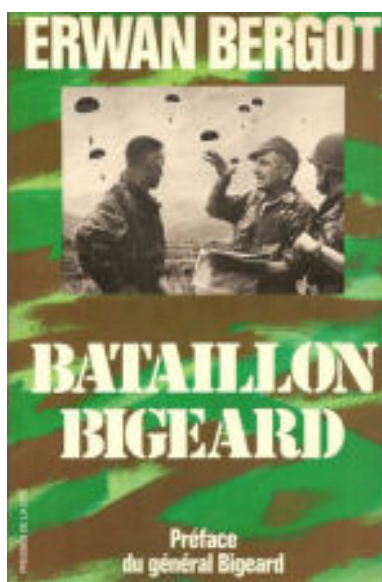


<https://destins.notrejournal.info/BATAILLON-BIGEARD>



- Bibliographie - Guerre 1954-1962 -



Date de mise en ligne : jeudi 30 juin 2005

Copyright © Couscous, Paëllas et Destins - Tous droits réservés

"Octobre 1952 : 12.000 vietminhs déferlent sur le pays thaï. Face à eux, le 6ème BCP, largué sur Tu Lê. Pour l'état major de Saïgon les 400 paras sont rayés de la carte des vivants. Sept jours plus tard, après une odyssee dramatique, les bérêts rouges surgissent de la jungle. Le 6ème BCP et son chef le commandant Bigeard entrent dans la légende.

En juin 1955 le 3ème RCP est créée à Bayonne puis débarque à Bone. Le début d'une autre histoire

Dans la nuit, il a silencieusement rassemblé ses complices, les a postés aux endroits stratégiques du cantonnement sommaire, les bâtiments d'une petite ferme européenne abandonnée, la ferme Degoul. Puis il est allé rendre visite au commandant par intérim, le sous-lieutenant Balagna, un ami, un copain. Les deux hommes ont ensemble bu une bière et plaisanté jusqu'à minuit et demi. Bensalem est ressorti. Dans la cour, il a donné le signal et est rentré, armé cette fois, dans la pièce qu'il venait de quitter. Il a ouvert le feu, sans un mot d'explication.

Tout était prévu. Tout, sauf que, dans le cellier, transformé en armurerie, le sergent Fischer — encore un de ses copains — se retrancherait, décidé à se faire tuer plutôt que de livrer les armes lourdes de la compagnie, les mitrailleuses et les mortiers. Seul, pendant près d'une heure, Fischer s'est battu dans le cellier assiégé. Et, finalement, Bensalem et ses complices ont renoncé. Ils devaient partir pour ne pas rater le rendez-vous et prendre assez de champ pour se trouver hors de portée des unités d'intervention qui allaient se lancer à leur poursuite.

Bensalem sait que son acte ne va pas laisser les Français sans réaction. C'est pourquoi il harcèle ses éclaireurs, houspille les trainards, menace d'abattre les prisonniers qui titubent, les bras liés, sur les pierres du chemin.

Le jour se lève. Sur une crête, Bensalem fait le point. La ferme Degoul n'est plus qu'un souvenir, loin au-delà du moutonnement ouaté des montagnes touffues. Devant eux sortant de la brume, les bâtiments d'une mechta, une petite ferme arabe abandonnée depuis l'automne, la mechta Besbessa. Deux misérables constructions sans étage ni fenêtres, reliés par une murette de pierres sèches, délimitant une cour carrée, envahie de ronces et parsemée de gravats.

— Nous marchons depuis quatre longues heures, décide le moulazem. — La katiba va faire halte ici pour la journée. Nous sommes suffisamment loin de la ferme Degoul pour que les Français ne nous cherchent pas jusqu'ici...

— Pas question, tranche Bensalem : Je pense au contraire que les Français vont nous poursuivre aussi longtemps que nous ne serons pas arrivés en Tunisie. Il faut repartir.

Le moulazem fait volte-face, la main sur l'étui de son pistolet. Mauvais, il ne supporte pas les discussions :

— Toi, le babaf', réplique-t-il d'une voix siffante : n'oublie pas que je suis officier. Tu n'es plus chez les Français ; dans notre armée, on ne discute pas les ordres...

Dans la fumée des explosions, le bruit des rafales, Cruzille a aperçu, près de lui, son vieux copain Sentenac :

— Ça rappelle le bon vieux temps, pas vrai ?

Les résistances faiblissent. Délogés des trous où ils se terrant, les rebelles sont réduits, un par un. A quatre heures, après un combat d'une violence inouï qui a duré deux heures, la katiba est anéantie.

Les rebelles se sont bien battus et les déserteurs qui étaient restés avec eux savaient qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre. Ils se sont défendus, pied à pied, avec l'énergie du désespoir ; ils ont été les derniers à se rendre. Quinze d'entre eux seulement ont consenti à lever les bras.

Autour d'eux, cent vingt-quatre cadavres jonchent les débris de la mechta Besbessa. La katiba de l'aspirant Lounès a été anéantie.

A six kilomètres de là, au nord-ouest, Bensalem Abderrahmane a d'abord entendu la fusillade. Puis son œil exercé a aperçu le ballet des hélicoptères qui tournaient autour de la cote 952. Il n'a pas fait le moindre commentaire. Au crépuscule, il a disposé ses hommes au carré. Il sait que, si les « léopards » le détectent, il n'a pas de quartier à en attendre. Mais la nuit est tombée en même temps que le silence, revenu sur Besbessa.

Alors seulement, il s'est remis en route avec ses trente-sept rescapés. Sa fidèle section'.

Durant deux jours encore, le 3^e RPC est resté dans la région à la recherche des éléments épars. Mais les rebelles étaient loin. Pendant deux jours aussi, les hélicoptères ont amené sur 952 l'habituel cortège des généraux et des journalistes, qui accompagne les victoires. Debout sur son piton, carte en main, Bigeard les a briefés, expliquant par le menu le déroulement de l'opération. Il y avait deux ans qu'il n'avait plus été la vedette choyée de la presse. Le succès éclair de cette opération lui a fait renouer avec la gloire de Tu Lâ. Elle ne le lâchera plus.

Le 11 mars 1956, les journaux d'Algérie titrent, en première page : « Bigeard a frappé comme la foudre... » C'était un coup de clairon. Il salue le premier vrai succès français de cette guerre d'Algérie...

TIMINOUN Novembre 1957 la mort de SENTENAC



Et puis ce fut Tiziouzen, en novembre 1957. Les rebelles ont été localisés et encerclés dans le désert de Tiziouzen. L'un des premiers hommes a été blessé. Ses camarades grillent le sable. Puis de lui, le lieutenant Bachelier appelle les secours...
... Mais il ne peut plus rien... Ni pour Serretas, arrivé au bord de sa route, et pour lui-même... Dans quelques secondes, quand il va se lever, il va mourir à son tour. (Monsieur Bachelier)
« Demain, le grand vent du désert effacera les traces de nos pas », écrit Bigard.

